Ami du Clergé du 8 décembre 1932

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour Noël. — I. Un souvenir, une réalité, une espérance, 689. — II. Les leçons de la Crèche, 691. — III. Chercher le royaume de Dieu, 693. — IV. Notre-Seigneur est venu nous apporter la liberté, l'égalité et la fraternité, 696.
Les fêtes de l'Eglise. — VI « Venit plenitudo temporis, » 698. — VII Noël 700.
Explication du Catéchisme. — *7e Leçon :* Le mystère de l'Incarnation, 702.

SERMONS POUR NOEL

I

UN SOUVENIR, UNE RÉALITÉ, UNE ESPÉRANCE

Mes frères,

Les enseignements liturgiques que nous avons développés pendant toute cette période de l'Avent, sur le triple avènement de Notre-Seigneur sur la terre, dans les âmes et sur les nuées au dernier jour, trouvent en quelque sorte leur synthèse concrète, vivante, parlante dans une particularité de la fête de Noël. En cette solennité, chaque prêtre célèbre, non pas une messe, comme chaque jour, mais trois messes, qu'on nomme respectivement : la messe de minuit, la messe de l'aurore, la messe du jour. Il y a là une caractéristique des fêtes de Noël, qu'on ne retrouve que depuis quelques années dans la Commémoration de tous les fidèles défunts.

Et ces trois messes résument les enseignements de l'Avent précisément à cause de la signification spéciale de chacune d'elles. La messe de minuit évoque à notre souvenir la naissance temporelle de Jésus dans la pauvre étable de Bethléem. La messe de l'aurore est destinée à célébrer la naissance du Rédempteur dans le cœur des chrétiens. Enfin, dans la messe du jour, l'Eglise honore le mystère de la naissance éternelle du Fils de Dieu au sein du Père, dans la gloire à laquelle il conduira les généreux et les vaillants à l'heure du jugement suprême. Nous avions donc bien raison d'insister, dans notre station d'Avent, sur chacun de ces avènements et sur les dispositions qu'il requiert dans l'âme fidèle.

Cette fête s'offre maintenant à nous à la fois comme un souvenir, une réalité, une espérance, avec son programme bien net donné à l'office par une parole de S. Paul : « *Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri... erudiens nos, ut .. sobrie et juste et pie vivamus... exspectantes beatam spem.* La grâce de Dieu notre Sauveur est apparue à tous les hommes, pour nous apprendre à renoncer à l'impiété et aux convoitises mondaines et à vivre dans le siècle présent avec sagesse, justice et piété, en attendant la réalisation de la bienheureuse espérance et de l'avènement glorieux de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ. » (Tit., II, 11-12).

Sur cette parole de l'Apôtre S. Paul, ravivons en nous les sentiments qu'exigent ce souvenir, cette réalité, cette espérance, afin de mieux communier aux intentions et à la vie de notre Sainte Mère l'Eglise en ce jour.

I. — *Le souvenir*

Il y a dix-neuf siècles, en ces jours de Noël, se produisait le plus grand événement de l'histoire du monde : la naissance du Fils de Dieu pour la Rédemption du monde.

Sans doute, avant cette nuit bénie entre toutes, Dieu s'était manifesté aux hommes : à nos premiers parents après leur chute, au saint patriarche Abraham, à Moïse sur le Mont Sinaï. Mais ce n'étaient que des apparitions et des apparitions passagères, et le plus souvent dans un appareil de terreur.

Aujourd'hui c'est en personne que le Verbe de Dieu vient sur la terre : « *Et Verbum caro factum est.* Le Verbe s'est fait chair. » Il vient, se fait homme pour rester et habiter parmi nous : « *Et habitavit in nobis.* » Et c'est sous les traits souriants, sous les charmes attirants d'un petit enfant qu'il se fait l'un de nous : « *Apparuit gratia Dei...* »

A dater de cette nuit, notre nature humaine a été magnifiée jusqu'au sublime par son union à la nature divine en la personne de Notre Seigneur. A dater de cette nuit, l'humanité n'est plus seule, sans le bras d'un ami pour s'appuyer, sans un cœur qui l'enveloppe d'amour et de joie : celui qui fait la confiance se tient au milieu de nous. A dater de cette nuit, Dieu n'est plus une réalité lointaine, perdue dans les profondeurs des cieux et qui ne se manifeste que dans les éclairs et les tonnerres, mais la douceur que montrera bientôt son Précurseur sous le symbole d'un agneau : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface le péché. »

Ce péché n'est pas encore détruit, l'humanité n'est pas encore réconciliée avec Dieu. Il faudra le drame sanglant du Calvaire pour que ce définitif s'accomplisse : le Christ nous sauve par sa mort et par sa mort sur la croix. Mais le plénipotentiaire de la paix et de la réconciliation est arrivé parmi nous et il va renouveler la face de la terre. Voilà pourquoi sa naissance fait date dans les annales de l'histoire de l'humanité et pourquoi des chemins nouveaux s'ouvrent désormais pour elle.

Comment ne pas remercier Dieu de nous avoir placés dans cette période de l'histoire où nous pouvons l'appeler et où nous le sentons vraiment *Emmanuel,* Dieu avec nous ?

II. — *La réalité*

L'Apôtre ajoute que Dieu s'est manifesté « pour nous apprendre à renoncer à l'impiété et aux convoitises mondaines et à vivre dans le siècle présent avec sagesse, justice et piété. »

En effet, le rêve de Dieu, ce n'est pas seulement de venir et de s'établir parmi nous. Son but suprême est plus loin. C'est dans le cœur de l'homme qu'il veut établir sa demeure par sa grâce et par son eucharistie : *deliciœ meœ esse cum filiis hominum.*

Par sa grâce. Et dans sa concision, le programme de S. Paul résume la vie de la grâce en nous. *Sobrie, juste, pie,* modération, justice, piété, ne sont-ce pas tous nos devoirs envers nous-mêmes, envers le prochain et envers Dieu, qui sont contenus dans ces trois mots? La modération, la discrétion, l'équilibre dans l'usage des biens de ce monde ; la justice envers nos frères, vis-à-vis de leur honneur et de leurs biens ; la piété ou la religion envers Dieu notre Créateur et notre Père, n'est-ce pas là l'expression de toute vertu, la manifestation totale de la vie de la grâce dans les âmes ?

Par son eucharistie. Le Fils de Dieu s'est fait homme. Il faut qu'il se donne aux enfants des hommes non seulement avec sa divinité, mais aussi avec son humanité. Sa prédication préparera à l'eucharistie. L'eucharistie, il la réalisera avant de mourir et d'abord pour se donner en communion : « *Prenez et mangez ; c'est mon corps.* » Mais déjà d'une façon mystérieuse et symbolique, le grand mystère est amorcé dans le nom même de cette bourgade de Bethléem. Bethléem, cela signifiait la *maison du pain.* Le pain vivant vient de descendre en effet sur la terre: *Ego sum panis vivus.* C'est la chair et le sang qu'il tient de la Vierge sa Mère qui seront notre nourriture et notre breuvage : « *Caro mea vere est cibus et sanguis meus vere est potus* » C'est bien le Dieu destiné à devenir la nourriture spirituelle des âmes, qui vient de naître.

Heureuses les âmes qui ont compris cette portée plus haute de la fête de Noël, qui ont fait de Noël une réalité plus encore qu'un souvenir ! Heureuses les âmes pour lesquelles cette solennité marque une renaissance du Christ par la grâce ou une renaissance eucharistique ! Heureuses ces âmes, car pour elles se réalisera le vœu que forme S. Paul en finissant : elles pourront attendre la réalisation de la bienheureuse espérance et l'avènement glorieux de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ.

III. — *L'espérance*

Nous le savons en effet : Noël, c'est aussi en prévision l'avènement de Notre Seigneur au dernier jour, à ce jugement suprême qui ne sera que la ratification et la publication de notre jugement particulier.

Et pour ceux qui s'efforcent ici-bas de vivre *sobrie, juste et pie,* dans la sagesse, la justice et la piété, c'est une espérance et non une terreur ; c'est une espérance pour ceux-là surtout qui communient fréquemment, puisque la communion fréquente est un gage de vie éternelle : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang possède la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. »

Et voilà pourquoi les anges chantent sur l'étable de Bethléem : « *Pax hominibus bonœ voluntatis !* Paix aux hommes de bonne volonté ! »

Certes, il y a quelque chose de redoutable dans la pensée de notre rencontre avec Dieu pour la reddition des comptes de notre vie. Car cette vie, après Dieu, nous la connaissons mieux que personne, si nous sommes sincères avec nous-mêmes. Et le passé n'est pas sans nous effrayer quelquefois.

Néanmoins cette fête de Noël ne nous manifeste-t-elle pas les miséricordes et les bontés de notre Dieu ? Il faut toujours en revenir à la parole de l'Apôtre S. Paul : « *Apparuit gratia Dei.* La grâce de Dieu vient de se manifester à nous, » cette grâce qui a également le sens de pardon. C'est pour sauver qu'il vient sur la terre, pour sauver qu'il n'hésite pas devant cette démarche qui équivaut à un anéantissement, pour sauver qu'il embrasse déjà de cœur, dans le silence de son incapacité de petit, toutes les souffrances dont la somme fera notre Rédemption. Ces pensées ne peuvent pas ne pas tempérer de beaucoup de confiance nos appréhensions.

Et même cet avenir se montre à nous comme une *bienheureuse* espérance : « *beatam spem.* » Tous nos maux auront enfin disparu et de tous le plus grave, comme nous l'enseigne notre catéchisme : le péché. Tous nos sacrifices d'ici bas auront trouvé leur justification et leur récompense. Et cet avènement du Christ sera le dernier ; dans la suite, il ne nous sera plus enlevé. Il sera définitivement celui que nous saluons et adorons dans cette crèche, l'*Emmanuel,* le Dieu avec nous pour toujours.

* *

Dans certaines régions, Noël est le jour où les chrétiens échangent entre eux leurs vœux et leurs cadeaux de nouvel an.

En Provence, au début de la soirée, on apporte avec quelque pompe au milieu de la salle à manger la bûche remisée dans la grange depuis un an ; l'aïeul l'asperge du premier verre tiré d'une bonne bouteille ; et il dit dans la langue de Mistral :

> Tous les gens de la maison
> Te bénissent, ô tison !
> Adieu, Eve ! Adieu, Adam !
> Que Dieu nous accorde bon an !

En Lombardie, au lieu dit « *le Val des Roses,* » aux vœux on ajoute des promesses. Sur la place publique, on érige un trône sur lequel, parmi les fleurs, viennent prendre place un bel enfant et une jolie fille qui personnifient l'Enfant Jésus et la Vierge. Devant ce tableau vivant, les habitants, presque tous vêtus d'habits de pénitence, défilent et apportent leurs présents, les fruits de leur terre. Et ils font de solennelles promesses de bonne conduite pour l'année qui vient.

Dans ces régions, c'est vraiment Noël qui ouvre l'année.

Dans la liturgie, en effet, Noël est le premier de l'an, puisque tout l'Avent qui vient de se dérouler était préparatoire à cette fête.

Aussi devant la crèche qui nous rappelle le passé, la manifestation de la grâce de Dieu : *apparuit gratia Dei*, échangeons le souhait que contient la parole de S Paul : *Sobrie, juste et pie vivamus :* présentement vivons dans la sainteté, la justice et la religion, certains que, dans ces conditions, l'année sera heureuse, puisqu'elle sera bonne. Et alors, pour l'avenir, nous pourrons attendre et espérer dans la tranquillité de notre conscience et dans la confiance filiale, *exspectantes beatam spem et adventum Domini*, l'autre avènement du Seigneur, celui où il viendra pour juger et récompenser. Ainsi soit-il.

II

LES LEÇONS DE LA CRÈCHE

Mes frères,

Si l'avènement du Rédempteur a causé tant de joie au ciel et sur la terre, c'est qu'il réalisait une espérance dont le monde vivait depuis quarante siècles.

Dieu ayant créé l'homme par amour, avait résolu de s'unir à lui par la plus étroite des alliances et de vivre avec lui dans une parfaite intimité. Il en fut ainsi à l'origine de la Création ; l'Ecriture nous montre Adam conversant familièrement avec l'Eternel dans les jardins de l'Eden.

Mais après que le péché fut venu rompre cette harmonie, Dieu rentra dans sa gloire sans plus permettre désormais à sa créature de prendre contact avec lui. La loi de crainte succédait à la loi d'amour. « Aucun homme ne me verra sans mourir, devait dire plus tard Jéhovah à Moïse. *Non videbit me homo et vivet.* »

I

La première punition de la révolte de nos premiers parents fut leur expulsion du Paradis terrestre. Non seulement le splendide décor de l'Eden ne devait plus récréer leurs yeux, mais désormais la terre refuserait de donner spontanément ses fleurs et ses fruits, obligeant ainsi l'homme à gagner péniblement son pain à la sueur de son front jusqu'au complet épuisement de ses forces, jusqu'à la mort qui allait être le lugubre commencement de toutes les misères humaines, conséquence du péché.

Ce terrible châtiment ne fut cependant pas sans adoucissement, car au moment où Adam, accablé sous le poids de la réprobation divine contemplait avec angoisse les débris de sa grandeur, la miséricorde de Dieu, qui ne désarme jamais, fit luire à ses yeux la promesse d'un Rédempteur qui, en réparant sa faute, rendrait un jour aux enfants de sa race l'amitié divine que venait de perdre le chef du genre humain.

Telle est l'histoire de la promesse. Voici maintenant comment elle fut réalisée.

Par les soins de la Providence, cette promesse, fidèlement gardée par le peuple juif, s'était peu à peu répandue chez toutes les nations en rapports d'intérêt ou d'amitié avec lui, en sorte que, suivant le mot du Prophète, la terre tout entière attendait un Sauveur : *Erit exspectatio gentium.* Mais quel serait le coin de terre privilégié que le ciel allait choisir pour en faire la patrie terrestre du Sauveur ?

La Ville Eternelle, désignée à l'attention du monde par la puissance de ses empereurs, par la majesté de ses pontifes, le prestige de son génie, le faste de son luxe et la gloire de ses armes, voilà bien, semble-t-il, le majestueux décor au milieu duquel doit naître et grandir le Verbe de Dieu fait homme. Quel moyen plus efficace d'en imposer à un monde qui s'est toujours incliné devant la richesse et n'a eu d'autre culte que celui de la grandeur ?

Pour qui se place au point de vue exclusivement humain, il semble bien que le monde eût fait un accueil enthousiaste à son Rédempteur, s'il fût venu à lui dans tout l'éclat de cette majesté qui en impose aux anges eux-mêmes. Mais les pensées divines sont bien différentes des nôtres : *Cogitationes meæ non sunt cogitationes vestræ.* Ce n'est pas le palais des Césars que le Fils de Dieu a choisi pour berceau, c'est l'humble crèche de Bethléem, et voici comment peut s'expliquer ce choix.

Le Verbe de Dieu s'est fait chair pour sauver ce qui avait péri : « *Venit salvare quod perierat,* » lisons-nous dans S. Mathieu. Or l'homme court à sa perte en se faisant l'esclave de l'orgueil et de la volupté. Ne dépendre de rien ni de personne, jouir le plus possible et le mieux possible, voilà le double idéal qu'il poursuit sans relâche. L'obéissance et les privations, voilà les adversaires contre lesquels l'homme, au cours de sa vie, lutte avec toutes les énergies de son âme. C'est avec ces deux ennemis que le Sauveur veut nous réconcilier, en nous apprenant à obéir et à souffrir.

Ecoutez les signes que les anges donnent aux bergers pour leur permettre de reconnaître l'Enfant-Dieu : « Vous trouverez un enfant enveloppé de langes, déposé dans une crèche. *Invenietis infantem pannis involutum positum in præsepio.* »

Pénétrons ensemble, m. f., dans cette modeste grotte devenue le plus auguste sanctuaire du monde, et vérifions les trois signes donnés par les anges.

II

Près d'un berceau improvisé avec un peu de paille au milieu d'une mangeoire d'animaux, une jeune femme est là, dans l'attitude de l'adoration, absorbée dans la contemplation de l'Enfant que le ciel vient de lui donner miraculeusement : c'est la Vierge Marie, dont la pureté sans tache et les élans d'amour feraient envie aux Séraphins si l'envie pouvait régner au séjour des Bienheureux. Auprès d'elle, Joseph, muet d'admiration, adore son Dieu et, enveloppant d'un même regard d'amour l'Enfant et sa Mère, remercie le ciel d'avoir associé sa vie à celle du Sauveur du monde et de la Reine des anges.

Au second plan, quelques pâtres, timidement blottis dans un coin de la grotte, regardant sans rien dire, pendant que leur intelligence s'ouvre peu à peu aux lumières de la foi, leur cœur s'attendrit en voyant pleurer l'Enfant-Dieu.

Approchons-nous, m. f., et abandonnons nos cœurs aux influences de la grâce. Venez contempler à loisir les traits du plus beau des enfants des hommes, ses petites mains qui soutiennent le monde, ses pieds délicats qui se fatigueront sur les routes de Galilée à la recherche des brebis perdues et qui seront un jour percés sur le Calvaire pour le salut du monde. Venez contempler son front radieux, qui doit ceindre un jour la couronne d'épines, ses yeux si doux qui verseront des larmes de sang pour laver nos péchés. Approchez-vous sans crainte du divin Enfant : son sourire aimable vous y invite.

Si notre Sauveur est apparu au monde sous la forme d'un petit enfant, c'est sans doute pour ne pas nous intimider par l'éclat de la majesté divine, mais c'est aussi parce qu'il connaissait le charme mystérieux qu'exerce l'enfance sur tous ceux qui l'approchent.

Nouveau venu du ciel, un enfant a quelque chose des allures et de la grâce des anges ; son pied n'a pas encore effleuré les fanges de ce monde, ses facultés sont vierges, il y a dans son sourire ingénu et son regard limpide quelque chose de divin qui sollicite l'attachement. Ce rayonnement d'une âme pure à travers une chair immaculée n'est-il pas le plus beau spectacle que la terre puisse nous offrir ? Comment ne pas se pencher avec amour sur cette fleur délicate qu'aucun souffle n'a encore ternie et qui n'exhale que des senteurs de Paradis ?

Est-il besoin de remarquer, m. f., que les charmes de l'Enfant-Dieu sont plus irrésistibles encore ? Voyez jusqu'où va sa condescendance : il cache sa sagesse pour qu'elle ne nous accuse pas, sa justice pour qu'elle ne nous condamne pas, sa puissance pour qu'elle ne nous écrase pas. Ce n'est pas le Juge des vivants et des morts qui est apparu à la terre dans cette nuit de Noël, c'est le prince de la paix. « Si Dieu, dit S. Bernard, avait voulu en imposer au monde et se faire surtout craindre et respecter, il s'y serait présenté sous la forme d'un homme fait, avec tous les caractères de la force et de la virilité. Mais comme il ne cherchait qu'à gagner nos cœurs, il nous est apparu sous la figure d'un petit enfant. »

Après l'avoir contemplé à notre aise, écoutons ce que nous dit l'Enfant-Dieu : « C'est pour toi que je suis venu du ciel sur la terre, pour toi que j'ai restreint mon immensité dans ce petit corps d'enfant, pour toi que ma toute puissance s'est revêtue de faiblesse, pour toi que ma colère est devenue de la clémence et qu'étant ton juge je me suis fait ton frère. C'est pour avoir ton cœur et le posséder à jamais, c'est pour l'arracher à la tyrannie de cette mauvaise habitude qui te retient loin de moi. Ne veux-tu pas m'en faire le sacrifice ? »

M. f., c'est à chacun de nous à répondre au fond de son cœur à cet appel pressant de notre Sauveur. La réciprocité, ne l'oubliez pas, est une loi de l'amour, et « ceux-là m'aiment, a dit Notre-Seigneur, qui font ma volonté. » Les anges avaient dit aux bergers de Bethléem : « Vous trouverez un enfant enveloppé de langes. *Invenietis infantem pannis involutum.* » — « Venez admirer, dit S. Bernard, ce Dieu qui peut tout et qui dans la crèche se trouve étroitement serré dans des langes qui ne lui permettent aucun mouvement, un Dieu qui sait tout et qui ne peut parler, un Dieu qui gouverne le ciel et la terre et qu'on doit porter dans les bras, un Dieu dont la Providence pourvoit aux nécessités de toutes les créatures et qui a besoin d'un peu de lait pour se nourrir, un Dieu qui console les affligés et qui est lui même gémissant et pleurant, cherchant qui le consolera. »

Pour justifier un pareil assujettissement, il fallait, m. f., que Dieu voulût nous donner un enseignement de la plus haute importance. Telle était bien sa pensée. Le Sauveur a voulu nous apprendre à obéir.

L'esprit d'indépendance est entré dans le monde avec la désobéissance du premier homme. Aujourd'hui il a tout envahi ; du haut en bas de l'échelle sociale, c'est à qui obéira le moins ; chacun se fait gloire de viser à l'indépendance la plus absolue : indépendance de la raison qui ne veut accepter la vérité qu'autant qu'elle la comprend, indépendance du cœur qui ne veut mettre aucun frein à ses affections, à ses inclinations, indépendance de la conduite : on entre dans la vie par la porte du plaisir avec la volonté bien arrêtée de ne se refuser aucune des jouissances qui seront à notre portée.

C'est cette atmosphère d'indépendance et de révolte que nous respirons tous les jours dans cette société si mélangée qui est la nôtre et que nous ne pouvons cependant pas fuir, puisque nos devoirs, nos intérêts, nos joies et nos souffrances nous y retiennent de par la volonté de Dieu.

N'avons-nous pas subi, pour le malheur de nos âmes, l'influence délétère de cet esprit du monde en essayant d'échapper au contrôle de notre conscience qui, de la part de Dieu, nous défend des choses qui plaisent à la sensualité, alors qu'elle en ordonne d'autres qui lui répugnent ? Ce contrôle nous gêne : toute gêne est une souffrance et nous avons horreur de la souffrance. Voilà pourquoi notre raison s'est tant de fois révoltée contre la loi de Dieu, trouvant plus commode de lâcher la bride à toutes les convoitises plutôt que de leur imposer le frein du devoir.

C'est pour nous aider à lutter contre cet esprit d'indépendance qui nous conduit aux abîmes que Notre Seigneur nous donne dans la grotte de Bethléem la leçon d'obéissance dont nous avons tant besoin.

III

J'en arrive au troisième signe donné par les Anges aux bergers pour leur permettre de reconnaître le Rédempteur : « *Invenietis infantem*

positum in præsepio Vous trouverez un enfant couché dans une crèche. »

Avant d'aller se réfugier dans une grotte abandonnée, Joseph et Marie avaient frappé à bien des portes. Leur extérieur pauvre et leur attitude modeste ne promettant pas assez à la rapacité des hôteliers de Bethléem, ceux-ci déclarèrent n'avoir pas de place pour la Sainte Famille. Il n'y en eut pas davantage au caravansérail : *Non erat locus in diversorio*.

M. f., recueillons ici en passant un enseignement pratique. Que de fois la grâce de Notre Seigneur a frappé à la porte de notre cœur sans pouvoir y pénétrer ! Il n'y avait plus de place : les passions avaient tout envahi. Plus de place pour vous, Seigneur, dans cette âme orgueilleuse toute remplie d'elle-même et qui s'imagine ne devoir qu'à ses propres mérites les dons qu'elle tient de votre libéralité. Plus de place pour vous, Seigneur, dans cette âme voluptueuse qui ne reconnaît d'autre Dieu que le plaisir : elle n'a que faire de votre divine royauté dont les lois austères pèseraient trop lourdement sur elle. Point de place pour vous, Seigneur, dans ces âmes inconstantes et frivoles qui reculent devant l'effort et que décourage la perspective d'une lutte à outrance qui ne doit finir qu'avec la vie.

La Providence avait ses desseins en fermant devant la Sainte Famille toutes les portes de Bethléem, pour lui ouvrir l'accès d'une grotte abandonnée où l'Enfant-Dieu manquerait de tout. L'amour des richesses avait perdu le monde. Le Rédempteur va nous apprendre en se privant du nécessaire à nous passer du superflu, je veux dire du bien-être et du confort que nous procure la fortune.

Le monde, en effet, fascine les âmes en les éblouissant par le faux éclat de son luxe tapageur. Pour vous faire une idée du nombre toujours croissant de ses victimes observez cette légion de jouisseurs qui dansent autour du veau d'or leur ronde frénétique en répétant pour s'étourdir le mot fameux du satirique païen : « *Virtus post nummos*. L'argent d'abord, la vertu après. »

Les ruines que le luxe a accumulées dans les sociétés et dans les familles sont incalculables ; c'est lui qui précipite en ce moment les races latines vers une décadence dont elles ne se relèveront peut-être jamais ; après avoir tué les énergies de la noblesse, il est en train d'étouffer la bourgeoisie, et le peuple n'échappera que difficilement à son emprise.

Regardez autour de vous et vous verrez que partout dans le monde on fait assaut de vanité et de folie pour se tromper mutuellement sur sa richesse et son crédit. Aujourd'hui on ne peut plus rien faire simplement ; la passion du nouveau et du beau nous enfièvre ; tout ce qui est ancien dans le monde économique et moral est impitoyablement écarté ; il faut à tout prix du nouveau, de l'inédit. En fait de distractions, de déplacements, d'aménagements et de toilettes, on ne recule devant aucun sacrifice, pour avoir plus et mieux que le voisin ou la voisine. Toutes ces superfluités nous paraissent très naturelles, alors que nos ancêtres, qui ne manquaient ni de bon sens ni de bon goût, n'en avaient même pas l'idée. Qui dira la gêne que le luxe impose à certaines familles où on se privera du nécessaire pendant toute une année pour s'offrir une coûteuse satisfaction d'amour-propre pendant les vacances ?

Comment s'étonner, après cela, que l'équilibre soit rompu entre nos désirs et nos moyens, et que le budget des œuvres soit tout entier absorbé par celui des plaisirs ?

Il n'est que temps de réagir si nous ne voulons pas être entraînés aux abîmes d'où l'on ne remonte pas toujours. Que les pères de famille qui ont la garde des traditions et la responsabilité du foyer apprennent à leurs femmes et à leurs filles que les excentricités de la mode ne remplaceront jamais le rayonnement mystérieux de la pudeur et de la vertu. Qu'ils leur rappellent qu'on n'est riche que de la modération de ses désirs, que la simplicité et le bon goût communiquent aux charmes naturels un relief autrement puissant que celui qu'elles empruntent aux parures et aux bijoux.

Comment voulez-vous, m. f., que le pauvre Enfant de Bethléem vous sourie et vous exauce quand vous tendez la main vers lui, si vous vivez dans le luxe, si vous gaspillez un argent qui suffirait à la subsistance de vingt familles, à l'heure où le chômage, aggravé par l'inclémence de la saison, plonge dans le dénuement tant de foyers ?

Si nous ne voulons pas que cette année encore la méditation du mystère de Noël passe inaperçue, en ne produisant sur nos âmes que des impressions fugitives, incapables de modifier en rien le cours de nos habitudes, prenons, avant de quitter la crèche, l'énergique résolution de mettre à profit les admirables leçons d'obéissance et de détachement que nous y donne l'Enfant-Dieu. Ce sera le moyen de reconnaître pratiquement ce qu'il a fait pour nous. L'amour appelle l'amour. *Sic nos amantem quis non redamaret ?* Ainsi soit il.

III

CHERCHER LE ROYAUME DE DIEU

Mes frères,

Nous célébrons aujourd'hui la fête de Noël. Fête aimable, s'il en fût ! C'est l'anniversaire d'une naissance. La venue d'un enfant en ce monde est toujours accompagnée de joie, tant il est vrai que la réalisation du plan divin est encore la meilleure façon de créer du bonheur. Et puis c'est l'époque où, dans le plus humble village, la crèche avec son Enfant Jésus, sa Vierge et son S. Joseph, son bœuf et son âne, sans parler du décor que la piété populaire se plaît à imaginer, vient parler aux yeux et au cœur de tous, petits et grands. C'est encore l'office de nuit, dont la majesté si suggestive ne peut guère laisser personne indifférent. Il n'est pas jusqu'au souvenir attendri que nous gardons tous du passage de l'Enfant-

Dieu dans nos cheminées familiales et de l'arbre de Noël, brillamment illuminé et surtout délicieusement chargé de gâteries, qui n'auréole cette fête d'un éclat incomparable.

Mais laissons ces manifestations d'une piété qui ne serait qu'un enfantillage un peu mièvre si elle s'arrêtait là, pour goûter les raisons, plus austères mais aussi plus fructueuses, de cette joie universelle. Noël c'est la visite tant désirée du ciel à la terre, c'est la fin d'une longue attente des âmes courbées sous le joug du péché, c'est la venue d'un roi comme il n'en est point sur terre, du Prince de la paix, descendu parmi le concert des anges du haut de son éternité, pour établir sur notre terre un règne d'amour qui n'aura pas de terme.

De ce fait, la grotte de Bethléem est, avec le Calvaire, le lieu le plus saint du monde; c'est sur ces deux rochers périssables qu'est pour ainsi dire bâtie l'éternité. Pourquoi faut-il qu'un grand nombre d'âmes appelées à entrer dans ce royaume et à jouir de ce bonheur, à commencer par la grande majorité du peuple élu aient fait défection et aient renoncé, par un véritable suicide spirituel, à atteindre leur fin? Mystère de l'incompréhension humaine et de la justice divine! Nous qui voulons recueillir, ici-bas et à jamais, les fruits précieux et délicieux de cette divine nativité, examinons, avec cette bonne volonté à laquelle est assurée une grande récompense, les moyens efficaces d'y parvenir. Ils me paraissent résumés dans deux paroles que le Sauveur nous a laissées comme deux consignes :

1° Ne vous faites pas illusion : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » (Jo., XVIII, 36).

2° Soyez forts, car « vous aurez des tribulations dans le monde. » (Jo., XVI, 33).

I

Dieu créa jadis ici-bas un royaume temporel. Son but était de conserver dans le monde la foi en un Dieu unique et la connaissance des promesses faites par le Seigneur à nos premiers parents après le péché originel, d'entretenir l'espérance et de préparer, notamment par les prophéties et les figures, l'avènement du Messie. Le rôle de ce royaume était donc essentiellement transitoire : il était un moyen et non une fin. Le Sauveur une fois arrivé, sa raison d'être n'existait plus : il devait disparaître pour faire place au royaume du Christ.

Dieu voulut d'ailleurs laisser pressentir cette disparition en permettant que le peuple élu fût soumis à toutes les vicissitudes qui viennent ordinairement secouer les nations et ébranler les trônes. Ce fut d'abord un schisme : après la mort de Salomon, le royaume fut divisé en deux. Puis ce furent des guerres meurtrières, des défaites, la dispersion et la captivité.

De tels présages, venant s'ajouter aux raisons de bon sens que j'indiquais tout à l'heure, ne réussirent pas à convaincre les Juifs. L'orgueil s'était emparé de leur esprit et ils n'acceptèrent pas que le Messie pût faire autre chose que de relever les ruines de leur royaume et de leur rendre l'antique splendeur et la primauté temporelle dont ils avaient joui jadis parmi les nations. Leur religion, insuffisante par elle-même, avait vu la véritable piété remplacée par un formalisme vide de sens et inefficace. Ils ne voulurent pas admettre que leurs pratiques fissent place au culte en esprit et en vérité. C'est la raison pour laquelle ils ne reçurent pas le Christ qu'ils avaient mission d'annoncer et dont ils devaient préparer la venue. Choisis par Dieu pour être les premiers bénéficiaires de la Rédemption, ils en furent, si j'ose dire, les premières victimes, car le sang du Crucifié, au lieu de couler sur eux en rosée de purification et de salut, descendit sur leurs têtes en signe de colère et de malédiction. Pour avoir voulu garder la première place sur terre, ils perdirent toute place dans le royaume des cieux.

Cette leçon qui nous est donnée par tout un peuple, nous devons la recueillir et en faire notre profit. Elle peut se traduire ainsi : N'attachons pas notre cœur aux biens temporels, que ces biens se nomment la fortune ou les honneurs. N'a-t-on pas vu souvent des hommes obligés de choisir entre leur situation et leur conscience, préférer la première à la seconde? N'a-t-on pas vu des hommes faire des bassesses pour obtenir une distinction ou une faveur? Voilà qui s'appelle trahir sa vocation de chrétien et refuser la place offerte par Notre Seigneur dans son royaume céleste. D'autres, poursuivant avec âpreté la richesse, ne reculeront pas devant l'emploi de moyens frauduleux pour arrondir leur fortune aux dépens du prochain, ou, victimes eux-mêmes de l'injustice d'autrui, refuseront de pardonner et garderont jusqu'à la mort une rancune absolument contraire à l'esprit de l'Evangile.

Ce dernier cas peut malheureusement se rencontrer dans le règlement des affaires de famille, et il n'est pas rare de voir la division et la brouille s'installer pour longtemps dans certaines familles à la suite de divergences de vues sur des questions d'intérêt. Le langage mondain sait trouver ces euphémismes pour déguiser ces fautes contre la charité. On dit qu'*on ne se voit plus*. C'est déjà trop, car si des relations polies et cordiales s'imposent, c'est d'abord entre ceux qui sont unis par les liens du sang. Mais cette formule toute négative cache des péchés qui se nomment la jalousie, la haine, la vengeance, la calomnie. Il appartient aux âmes vraiment chrétiennes de ne pas provoquer de pareils dissentiments et, si malheureusement ils se sont déjà produits, de les faire cesser au plus tôt. Encore une fois, qu'on n'allègue pas ici ses droits et ses intérêts, fussent-ils très réels. Il y a des cas où l'on a tort d'avoir raison, c'est-à-dire des cas où, par amour de la paix, de la concorde et de la charité, il faut savoir renoncer à un avantage matériel.

Aux cœurs trop attachés aux biens de ce monde l'Eglise offre en exemple cet Enfant de la crèche qui, pour établir la paix entre Dieu et les hommes

et pour rendre aux âmes la charité perdue, a consenti, sans y être aucunement obligé, à renoncer pour un temps à la gloire de son ciel et à prendre la condition d'un pauvre, en attendant que la reconnaissance humaine l'attachât, pour prix de ses bienfaits, à la croix du supplice. Ames qui ne savez pas pardonner, demandez-vous ce qu'il adviendrait de votre personne si le Christ ne vous avait apporté son sang pour faire ce que vous refusez à autrui, pour vous pardonner.

Pas de découragement, ni surtout de murmures contre la Providence à la suite d'une épreuve de santé ou de fortune. Que de fois n'a-t-on pas entendu sur des lèvres aigries par la souffrance ces paroles qui ne sont autre chose qu'un blasphème : « Qu'ai-je donc fait au bon Dieu pour qu'il me traite de la sorte ? » Ce serait bien le cas de reprendre, en la modifiant un peu, la prière du Christ mourant : « Mon Dieu, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils disent ! » En face des âmes de saints qui pensaient n'avoir pas assez de toute leur vie pour expier par les plus dures pénitences une faute vénielle et pour offrir au Sauveur quelque compensation pour l'indicible amour porté à tous et dont l'Eucharistie et la Passion sont l'expression, en voici d'autres qui prétendent que le bon Dieu est encore leur débiteur et qui ne craignent pas de l'accuser d'injustice lorsqu'il leur offre un moyen facile d'expier leurs fautes et de gagner le ciel. Mystère d'incompréhension ! Mystère d'inconscience ! M. f., n'allons pas tomber dans un pareil aveuglement ! Ce serait rendre inutiles le mystère de la crèche et celui de la croix. Comprenons que les biens et les épreuves de cette vie ne doivent jamais nous écarter du chemin du salut. Ne cherchons pas à être, à tout prix, les princes d'un royaume temporel ; nous serons sûrs alors d'avoir place au royaume des cieux.

II

La guerre contre son royaume a été prévue et prédite par le Christ : « Ils m'ont haï et persécuté. Vous aussi, ils vous haïront et vous persécuteront. » L'histoire du Sauveur est une vivante illustration de cet avertissement. Sa vie, nous l'avons dit, fut une lutte continuelle du royaume spirituel contre le royaume temporel. Les Sanhédrites et leurs complices, Sadducéens ou Pharisiens, en furent les meneurs ; le peuple et Pilate se firent leurs instruments dociles. Les premiers entrent en guerre contre Jésus parce qu'ils voient avec impatience leur influence diminuer au profit de ce prophète qui guérit les malades, qui pardonne aux pécheurs, qui passe en faisant le bien. Pilate leur abandonne un accusé qu'il estime innocent, parce qu'il craint d'être désavoué par l'autorité romaine et de perdre sa place de gouverneur. Le peuple, peu réfléchi et inconstant, a été ébloui par les miracles, fasciné par la parole de Jésus. Au fond il n'a pas été gagné. « Il a été déçu dans ses espérances charnelles sans s'adapter à l'idéal qu'on y substituait. Jésus Messie politique, fauteur de gloire, dispensateur de bienfaits tangibles et éclatants, comme l'abrogation du pouvoir de Rome, la suppression de la dîme et le retour de la dispersion, voilà ce qui eût conquis les tribus au cou raide. Mais les tendances et les doctrines du Sauveur n'étaient pas de cette sorte ; et c'est pourquoi, dès que le brillant s'efface et que les espoirs égoïstes sont interdits, la foule se retourne ; la faveur devient hostilité... Jésus se voit couronné d'épines et armé du sceptre dérisoire parce qu'il a un jour refusé de se laisser faire roi [1], » roi temporel et réparateur du royaume temporel déchu.

Les mêmes causes produisent les mêmes effets. Ah ! si le catholicisme servait la politique et les politiciens, s'il ne mettait en demeure de choisir, comme ce fut le cas pour Pilate, entre sa place et sa conscience, s'il apportait au peuple des plaisirs et des satisfactions de l'ordre sensible, il n'y aurait pas assez de voix sur terre pour le porter aux nues. Mais il faillirait à sa mission si, respectueux du pouvoir établi, il craignait de rappeler à celui-ci qu'il y a au-dessus de lui une loi divine qu'il ne peut méconnaître, s'il ne maintenait pas bien haut les droits imprescriptibles de la conscience et s'il n'enseignait pas à tous que l'homme ne peut s'installer sur terre comme en une demeure définitive. Et alors, c'est la guerre qui continue.

Quelquefois, pour mieux atteindre son but, elle dissimule sa violence ; le loup se revêt de la peau de brebis. C'est alors que l'ennemi n'est que plus dangereux. Sachons déjouer ses ruses ; méfions-nous de cet esprit du monde, esprit anticatholique et laïque qui cherche à s'insinuer tout doucement dans les consciences chrétiennes. La violence ouverte mettrait en garde et amènerait une réaction, mais on se laisse faire par cet esprit bon enfant qui semble si judicieux et qui flatte les secrètes tendances à l'orgueil, à la sensualité, à la paresse.

Vous reconnaîtrez facilement ici la tactique du démon au Paradis terrestre : « Vous craignez de manger du fruit de cet arbre ? Vous avez mal compris les paroles du Seigneur ! Vous condamner à la mort ? Il est si bon ! Et puis n'a-t-il pas créé toutes choses pour votre usage ?... Allons ! témoignez d'un peu plus de largeur d'esprit et d'une meilleure compréhension de vos véritables intérêts ! » Voilà un langage à la fois bien ancien et bien moderne. Mais comme l'âme humaine est toujours la même, il réussit encore aujourd'hui, comme jadis, à tromper. — « Vous pensez que telle lecture, que telle fréquentation, que tel divertissement est interdit par la morale catholique ? Mais non ! Vous n'avez pas bien compris ; vous avez l'esprit étroit. Il faut bien être de son temps ! Il faut bien se tenir au courant. — Vous croyez que telle mode est un attentat à la morale ? Vous vous exagérez l'importance des recommandations et des défenses de l'Eglise ! » Qui oserait prétendre que bien des catholiques, bien des pères et des mères de famille ne se sont pas laissé prendre à ce piège ? La guerre sournoise contre le royaume des cieux continue et elle continuera jusqu'à la fin

[1] A.-D. Sertillanges, O. P., *Ce que Jésus voyait du haut de la Croix*. — Flammarion, 1930, p. 192.

du monde. Le démon ne s'avouera jamais vaincu. Jusqu'au dernier jour il pillera le royaume du Christ et emportera des dépouilles magnifiques dans son infernal royaume.

Soyons forts ! c'est-à-dire soyons sur nos gardes et armons-nous. Le proverbe dit : Un homme averti en vaut deux. C'est vrai : on se prépare et on fait front avec plus d'énergie, quand on sait d'avance qu'on sera attaqué. Encore faut il demander cet avertissement à qui est capable de le donner et en tenir compte. Que de plaintes les familles ne font-elles pas entendre sur l'insouciance et l'indiscipline des enfants ! Ils ne savent pas prévoir le danger et ils ne veulent pas accepter les conseils de personnes sages et expérimentées. A cet égard, combien de grandes personnes sont encore des enfants ! Elles font preuve d'une légèreté d'esprit, d'un manque de maturité dans le jugement qui déconcerte à leur âge. Elles ont pour les aider à se conduire la doctrine officielle de l'Eglise à qui Notre-Seigneur a promis sa perpétuelle assistance, l'interprétation de cette doctrine pour tous les cas possibles par le magistère authentique et par chaque prêtre agissant en chaire ou au confessionnal comme mandataire du Christ. Je ne connais aucune société qui ait jamais mis à la disposition de ses membres de pareils moyens d'éviter les erreurs de direction. Mais ces garanties, ces avertissements, beaucoup pensent n'en avoir pas besoin, ne les demandent pas, et, si on les leur offre spontanément, les dédaignent, comme on ferait du « boniment » d'un brocanteur intéressé à vanter sa marchandise. Défions-nous un peu plus de notre petit jugement personnel ; ayons une confiance plus docile dans les avertissements que nous donne l'Eglise : nous n'aurons pas à nous en repentir quand viendra l'heure d'agir et de lutter.

L'un des avertissements les plus fréquemment répétés est celui qui nous conseille de nous revêtir d'une solide armure, l'armure de foi, d'espérance et de charité, et surtout de développer nos forces en puisant aux sources productrices de grâce, les sacrements. Le Christ est venu dans la pauvre crèche de Bethléem, s'est laissé clouer sur sa croix pour nous mériter ces grâces de force qui donnent la victoire. Ces grâces sont la partie la plus précieuse du trésor de l'Eglise, dans lequel nous avons le droit et le devoir de puiser largement. On a vu des accusés faire la grève de la faim pour protester contre une incarcération qu'ils estimaient injuste. A la rigueur cela se comprend. Verra-t-on des coupables à qui l'on offre grâce et liberté refuser de profiter de leur élargissement ou bien risquer de retomber dans leur infâme prison pour n'avoir pas voulu, par paresse, cesser cette grève de la faim qui les éloigne de la sainte Table ? M. F., n'ayons pas la présomption de nous croire plus forts ou plus habiles que d'autres. Nous ne le serons vraiment que si nous recevons souvent celui qui est le Dieu sage et le Dieu fort, celui qui a vaincu le monde par sa croix et par sa mort.

* *

Ces considérations nous ont conduits bien loin, semble-t-il, de la crèche de Bethléem. En réalité il n'en est rien, car si nous avons mieux compris ce qu'exige de nous notre titre de candidat au royaume des cieux et si nous sommes décidés à mettre d'accord nos actes avec nos convictions, nous apporterons à l'Enfant-Dieu un cœur bien disposé, plus précieux que l'or, que l'encens et la myrrhe. Si jusqu'ici nous avions montré quelque lâcheté dans l'accomplissement de nos devoirs de vrais chrétiens, que ce Noël de 1932 nous entraîne avec plus de générosité sur les pas du Sauveur du monde et du Roi des Cieux. Ainsi soit il.

IV

NOTRE-SEIGNEUR EST VENU NOUS APPORTER LA LIBERTÉ, L'ÉGALITÉ ET LA FRATERNITÉ

Mes frères,

Vous êtes venus nombreux célébrer cette belle fête de Noël. Je vous en félicite : c'est le meilleur moyen de remercier Notre-Seigneur des bienfaits qu'il est venu en ce jour apporter à la terre. Ces bienfaits, si vous me le permettez, je les résumerai en trois mots. Ces trois mots, notre pays les a pris pour devise, il les fait imprimer sur ses étendards, graver sur ses édifices publics ; il les inscrit en tête de ses lois et de ses ordonnances. Ces trois mots sont reproduits à l'envi par les affiches et les feuilles publiques. On les entend retentir dans les assemblées et les conférences populaires ; vous-mêmes peut-être les avez-vous plus d'une fois répétés avec enthousiasme, et je ne vous en blâme pas, puisque je vais moi-même les redire du haut de cette chaire et en faire hommage, en cette fête de Noël, au divin Enfant de Bethléem qui est venu apporter au monde les bienfaits qu'ils expriment. Ces trois mots sont « Liberté, égalité, fraternité ».

I

Liberté, d'abord. A entendre certaines gens, il semble que ce mot n'ait guère plus de cent ans d'existence. L'ère de la liberté, à les croire, ne daterait que de la grande Révolution. — Si cette assertion n'était qu'un mensonge historique, ce serait peu, mais c'est une ingratitude envers Jésus-Christ, qui est venu inaugurer sur la terre le règne de la liberté, et envers l'Eglise, qui n'a cessé de travailler à l'extension de ce règne.

Pour s'en convaincre, il faut considérer l'état du monde quand Notre-Seigneur y parut. On croyait couramment, alors, à l'existence de deux races d'hommes essentiellement différentes, destinées l'une à commander et l'autre à obéir. En vertu de ce préjugé, l'esclavage était la condition de l'immense majorité du genre humain. Chez les Grecs, pour vingt mille citoyens on comptait plus de quatre cent mille ilotes — c'était le nom qu'ils donnaient aux esclaves. Chez les Romains, certaines familles en possédaient jusqu'à mille, au point qu'on estimait la richesse d'un patricien par

le nombre de ses esclaves, comme on estime aujourd'hui celle d'un propriétaire par le nombre de ses têtes de bétail. Il y avait le marché aux esclaves comme il y a aujourd'hui la foire aux bestiaux. La tête rasée, les oreilles percées, enchaîné nu à un poteau, l'esclave était là, sous le fouet de son gardien, attendant un acheteur. Propriété de son maître, il lui appartenait corps et biens, j'allais dire corps et âme, mais on ne supposait même pas qu'un esclave pût avoir une intelligence et une âme.

Voilà quel était l'état du monde quand parut Notre Seigneur. Que fit-il pour y remédier ? Il revêt lui-même, dit S. Paul, l'aspect d'un esclave : *formam servi accipiens ;* comme lui il naît dans une étable, il passe sa vie au service des autres, il meurt sur une croix : la mort sur la croix était, dans l'antiquité, un supplice réservé aux esclaves. Il rappelle à tous qu'ils ont le même Père dans le ciel, que le pauvre par conséquent est le frère du riche, donc que celui-ci n'a pas le droit de l'asservir. Ses apôtres prêchent la même doctrine et s'en vont répétant partout avec S. Paul : « Vous êtes tous les enfants de Dieu, car vous avez tous été baptisés, rachetés et affranchis en Jésus-Christ ; il n'y a plus d'esclaves ni d'hommes libres, mais vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ. »

Je ne sais si je me trompe, m. f., mais il me semble qu'en entendant un langage aussi nouveau et aussi consolant pour eux, les pauvres esclaves courbés sous le fouet devaient lever avec étonnement leurs yeux reconnaissants vers ceux qui le leur tenaient. Un éclair de bonheur devait illuminer leur front flétri et l'espérance remplir leur cœur.

Aussi je ne m'étonne pas de les voir si nombreux embrasser l'Evangile dès son apparition et répondre avec empressement à l'appel de l'Eglise. Celle-ci continue de travailler à leur affranchissement, mais elle le fait avec prudence. Elle commence par ouvrir aux malheureux esclaves maltraités et poursuivis par leurs maîtres un asile dans ses temples. Elle enlève ensuite à ces maîtres brutaux le droit de mutilation et de mort qu'ils s'arrogeaient sur eux. Afin de faire de la liberté humaine une chose sacrée aux yeux de ces peuples païens, c'est au pied des autels que se fait la « manumission, » l'affranchissement des esclaves auxquels leur maître accorde la liberté. Debout avec son maître au seuil du sanctuaire, l'esclave tenait un cierge à la main, tandis que son maître prononçait ces paroles : « Pour l'amour de Dieu et pour le salut de mon âme, au nom de Jésus-Christ né dans une crèche et mort sur la croix pour nous racheter, je te rends la liberté. »

L'Eglise parvint ainsi à remplacer le honteux esclavage antique par le servage du moyen âge, qui était déjà une amélioration très sensible du sort des travailleurs. Soumis à des corvées arbitraires et à des tailles oppressives, celui ci était encore bien dur. Aussi l'Eglise ne fut-elle satisfaite que quand elle eut réussi à le faire disparaître. Ce fut le jour où, le pape Alexandre III ayant, en 1167, déclaré tous les chrétiens exempts de servitude, le roi de France Louis le Hutin fit inscrire en tête de nos lois cet article à jamais mémorable : « Toutes personnes sont franches en ce royaume et sitôt qu'une personne a franchi les marches d'icelui se faisant baptiser, elle est affranchie. » Vous le voyez, l'Eglise n'a point attendu la Révolution de 1789 pour travailler à l'affranchissement des peuples.

Son action libératrice ne se borne pas aux peuples d'Europe. Elle institue des Ordres religieux pour le rachat des captifs emmenés par les Turcs sur les côtes d'Afrique et soumis à un dur esclavage. Qui n'a lu les sublimes dévouements des Pères de la Merci portant en ces pays infidèles la rançon des esclaves chrétiens et prenant, quand l'or leur manquait, les chaînes de la servitude pour en délivrer leurs frères ?

Ce qu'elle a fait aux premiers siècles du christianisme, ce qu'elle a fait au moyen âge, l'Eglise l'a continué dans les temps modernes. En 1830, le pape Pie VII demande à l'empereur du Brésil dom Pedro l'affranchissement des esclaves de son empire. Quelque temps après, le pape Grégoire XVI arme les croisières françaises et anglaises contre l'odieuse traite des nègres. A son tour, Léon XIII dénonce à l'univers chrétien la monstrueuse atrocité de l'esclavage. Sur son ordre, le grand cardinal Lavigerie parcourt l'Europe, prêchant partout la croisade anti-esclavagiste, et cette croisade continue puisque chaque année une quête a lieu en nos églises pour l'abolition de l'esclavage.

II

Notre Seigneur a apporté au monde la liberté ; il lui a également apporté l'*égalité*.

A peine né, il la proclame en appelant à son berceau les pauvres et les riches, les bergers et les rois. Les uns et les autres trouvent près de lui le même accueil, reçoivent les mêmes sourires, ont part aux mêmes bénédictions. Toute sa vie il agit de même. S'il évangélise les Juifs, il ne rejette pas la Chananéenne, ni la Samaritaine, ni le publicain Zachée. S'il accepte l'hospitalité chez le riche pharisien Simon ou son riche ami Lazare, il ne dédaigne pas de loger chez les pauvres pêcheurs qu'il a choisis pour apôtres. Il guérit le fils de l'officier, mais il guérit avec le même empressement le serviteur du centurion et il consent à se rendre chez celui-ci alors qu'il ne daigne pas se déranger pour aller chez le premier.

Les apôtres imitent l'exemple du Maître et ne se lassent pas d'affirmer l'égalité de tous les hommes devant Dieu. « Il n'y a plus de Juifs ni de Gentils, dit S. Paul, plus de circoncis ni d'incirconcis, plus d'esclaves ni d'hommes libres, vous n'êtes tous qu'un en Jésus Christ. »

L'Eglise fait de même. Elle n'établit d'autre distinction entre les hommes que celles du mérite et de la vertu. Elle va chercher ses ministres, ses prêtres, ses évêques, ses papes même, chez les petits, les humbles, les travailleurs aussi bien que chez les riches. Regardez et voyez si aujourd'hui encore elle ne prêche pas à tous l'égalité la plus

parfaite. Sans sortir de cette enceinte, qui est la maison de Dieu notre Père commun, voyez comme la sainte égalité y règne. Vous y avez tous votre place si vous le voulez ; vous y jouissez tous des mêmes droits ; vous y êtes tous soumis aux mêmes obligations. Enfants du même père coupable, nous naissons tous avec le péché originel. Or le saint baptême est là qui vient régénérer l'enfant du pauvre comme l'enfant du riche, et l'onde sainte n'est pas moins pure, pas moins efficace pour le premier que pour le second.

Notre-Seigneur est venu prêcher à tous le même Evangile, mais aujourd'hui l'enfant du pauvre et l'enfant du riche ne reçoivent-ils pas le même enseignement sur les bancs du catéchisme ? Les paroles qui tombent de cette chaire ne sont-elles pas les mêmes pour le grand et pour le petit, pour le riche et pour le pauvre ? La même loi, les mêmes commandements de Dieu et de l'Eglise s'imposent à tous, et celle-ci a plus d'une fois rappelé par ses paroles et par ses actes que les puissants de la terre n'en sont pas plus dispensés que les derniers de leurs subordonnés. Notre-Seigneur est venu pour sauver tous les hommes, mais aujourd'hui encore le sang qu'il a répandu ne coule-t-il pas également pour tous sur l'autel au saint sacrifice de la messe ? Le pauvre, le riche ont ils péché ? un même tribunal les attend et si sur leur âme ne descend l'absolution du prêtre, pas plus au riche qu'au pauvre les péchés ne sont remis. Et à la Table sainte, règne-t-elle assez, l'égalité ? A la table mondaine du riche de l'Evangile, il n'y avait pas même de miettes pour le mendiant Lazare ; à la Table sainte le pauvre coudoie le riche et la pauvre femme du peuple s'y agenouille à côté de la grande dame pour y recevoir toutes deux le même Dieu.

Oui, Notre-Seigneur l'a proclamée, l'égalité. En vain pendant la vie nous essayons de la supprimer et de nous élever au-dessus des autres ; tôt ou tard la mort viendra, envoyée par Dieu ; elle réduira à néant tous nos efforts, aplanira toutes les inégalités créées par notre ambition. En vain l'orgueil humain tente de maintenir les distinctions jusque par delà le trépas, jusque dans la pompe des funérailles et le luxe du tombeau. Il a beau faire : il ne peut empêcher le cadavre du puissant de devenir avec celui du pauvre une même poussière, que le fossoyeur soulève de sa pelle avec la même indifférence.

III

Enfin, au jour de Noël, Notre-Seigneur a apporté au monde la *fraternité*. Il est venu nous rappeler que nous avons au ciel tous le même père : Dieu. Il nous a donné à tous la même mère : la T. S. Vierge. Lui-même, en prenant notre nature, est devenu notre frère et il ne craint pas de nous donner ce nom au matin de sa résurrection. Les apôtres donnent le même nom aux chrétiens qu'ils ont convertis et ils ne cessent de leur recommander de s'aimer comme des frères. Cette fraternité, l'Eglise n'a cessé de la prêcher au cours des siècles, à tel point que ses religieux et ses religieuses empruntent à la fraternité jusqu'à leur nom. Qu'est-ce que tous ces Frères Mineurs, ces Frères des Ecoles chrétiennes, ces Frères Maristes etc. ; qu'est ce que toutes ces Petites Sœurs des Pauvres, ces Sœurs de la Charité, ces Sœurs de Bon Secours ; qu'est ce que tous ces Frères et toutes ces Sœurs qui se dévouent au service des enfants, des malades, des pauvres, des vieillards, sinon des incarnations vivantes, des personnifications sublimes de la fraternité chrétienne apportée au monde par notre divin Sauveur ?

Oui, on peut le dire, l'Eglise de Jésus Christ est la grande école de la fraternité. Tous les enseignements qui tombent de la chaire chrétienne n'ont qu'un but : étendre son règne dans le monde. On a vu ses Pontifes, au cours de luttes fratricides, aller la rappeler aux insurgés et tomber sur les barricades élevées par ceux-ci, en priant Dieu que leur sang soit le dernier versé ; on a vu ses prêtres se jeter entre des grévistes et les soldats chargés de réprimer leurs excès et tomber sous les balles de ceux-ci pour en préserver ceux-là. Oui, l'Eglise est la grande école de la fraternité ; ici, en cette chaire chrétienne, nous ne voyons en vous tous que des frères : c'est le nom du reste que nous vous donnons et Dieu nous est témoin que sur nos lèvres il n'est pas un vain mot.

* *

Liberté, égalité, fraternité, voilà donc le triple bienfait que Notre Seigneur est venu apporter à la terre le jour de Noël. C'est de ce triple bienfait qu'était faite la paix qu'annonçaient les Anges de Bethléem aux bergers. Remercions notre divin Sauveur qui nous l'a donnée, et aimons de tout notre cœur la Sainte Eglise qui en est la gardienne. Ainsi soit-il.

LES FÊTES DE L'EGLISE

VI

« VENIT PLENITUDO TEMPORIS »

Les temps sont accomplis, les vœux des patriarches vont être comblés, toute la terre est dans l'attente et dans l'allégresse ; d'antiques prophéties rapportées par les auteurs païens eux-mêmes la remuent et la tiennent attentive. Toutes les pensées du ciel sont concentrées sur l'humble grotte de Bethléem, les limbes sont dans la joie. Depuis près de deux mille ans, Abraham appelle de tous ses vœux la bienheureuse journée où le Sauveur doit naître pour réparer le péché d'Adam et changer la face du monde. Cette journée est arrivée, Abraham l'a vue depuis son séjour qui n'est pas sans bonheur, qui n'est pas sans tristesse non plus, et il s'est grandement réjoui : *Vidit et gavisus est.* Les légions innombrables des justes ont partagé sa joie. Jésus va naître à Bethléem, comme il convenait, comme l'ont annoncé les prophètes ; il va naître au temps qu'il a choisi, au temps le plus propice et qui sert le mieux les desseins de sa miséricorde.

I

Le prophète Michée l'avait annoncé. Le Messie devait naître à Bethléem, qui s'appelait auparavant Ephrata : « Et toi, Bethléem Ephrata, dit-il, tu es trop petite pour former une des principautés de Juda, et cependant c'est de toi que sortira le prince d'Israël. » (Mich., v, 2). Tous les docteurs d'Israël connaissent cette prophétie et savent qu'elle s'applique au Messie. Aussi quand viendront les mages et qu'ils demanderont : « Où est né le roi des Juifs ? » ils leur répondront sans hésiter : « C'est à Bethléem. » Et ils préciseront le sens exact de la prophétie.

Pourquoi naît-il à Bethléem, plutôt qu'à Jérusalem, la grande et glorieuse ville ? C'est que Bethléem est le pays de David, le pays de ses pères. Personne n'aima sa patrie comme Jésus. C'est pourquoi il versa des larmes en regardant Jérusalem du haut du Mont des Oliviers ; il pleura à la pensée qu'elle serait détruite pour son crime déicide et que de ce superbe Temple dont les toits embrasés par les feux du soleil ressemblaient au Sinaï quand Dieu donna sa loi à son peuple, il ne resterait pas pierre sur pierre avant que la génération présente eût disparu. Mais il aimait particulièrement Bethléem, où était né David. C'était la petite patrie des aïeux et elle lui tenait au cœur. Par une délicatesse admirable, il voulut aussi l'illustrer par sa naissance David aussi, dans son éternité, en tressaillit de joie.

Quand David, l'enfant de Bethléem, fut devenu roi, il choisit Jérusalem pour y établir le premier siège de son royaume et pour y bâtir un temple à Dieu. Cette cité fut ainsi à la fois une cité royale et une cité sacerdotale. Jésus marcha sur les traces et s'inspira du grand aïeul qui était sa figure. Devant Pilate, il affirma sa royauté, et dans sa Passion, il accomplit les fonctions douloureuses de son souverain sacerdoce. Prêtre éternel, il s'y offrit comme victime au Père pour le salut du monde, et il y versa tout son sang. Il choisit Jérusalem pour y accomplir sa Passion et pour y dormir trois jours dans son tombeau. Mais il voulut Bethléem pour berceau. Sa naissance y est obscure et sans éclat ; on n'y voit pas les princes de la terre, elle n'affecte pas la pompe splendide et triomphale qui salue les rois à leur entrée au monde. Toutefois il y a mieux que les fêtes et les démonstrations du monde : les anges chantent la gloire de Dieu et le petit enfant qui apporte la paix au monde. Ils l'annoncent, non pas aux monarques incrédules et soupçonneux, mais au peuple, aux simples, aux doux, aux bergers qui accourent, croient, adorent, publient ses louanges et appellent à la crèche tous ceux qu'ils rencontrent.

Ce sont tous ces souvenirs, ces scènes intimes, ces adorations sincères, ces présents naïfs, ces chants angéliques, cette Vierge en extase qui contemple son enfant, toutes ces choses parlantes qui rendent si pieuse, si douce à l'âme cette fête de Noël dans la crèche où Jésus enfant nous appelle et nous sourit. Les Pères nous font remarquer que Bethléem signifie « maison du pain, » et donc que l'Enfant Jésus est le pain vivant qui descend du ciel. Pour lui témoigner pleinement notre amour, pour jouir aussi d'un plein bonheur, nous devons donc nous unir à lui en mangeant le pain de l'Eucharistie, le pain de Bethléem.

Les empereurs d'alors auraient choisi Rome pour le lieu de naissance de leur fils. Rome la cité la plus puissante et la plus populeuse, la maîtresse de l'univers, l'eût acclamé à sa venue au monde. Mais Dieu ne se conduit pas comme les hommes. Il prend la faiblesse pour confondre la force, les éléments les plus infimes pour combattre les puissances et les ambitions du monde. C'est pourquoi il voulut que son Fils naquît d'une mère pauvre dans une ville plus pauvre encore. Avec ces humbles forces, avec ces armes méprisées, il va vaincre les ennemis les plus redoutables, changer les cœurs et les idées, transformer le monde ; et, alors seulement, quand il sera évident pour toute âme de bonne foi que la victoire de son Eglise est une œuvre divine, il l'établira à Rome, la capitale de l'univers, d'où la foi, la vérité apportée par le Christ rayonnera, comme un soleil, dans le monde entier.

II

Le Sauveur a choisi sa mère, il a choisi la cité où il verra le jour, la cité du grand aïeul David ; il a choisi aussi le temps où il naîtra. Car il est le maître du temps et de l'éternité. C'est lui qui régit, qui ordonne toutes choses, et tout lui obéit.

Pourquoi a-t-il choisi pour naître le temps d'Auguste ? C'est qu'alors le monde est dans la paix. C'est la première fois que la guerre a cessé, et même les bruits de guerre. Les grands empires d'Assyrie, de Perse et de Macédoine, qui ont ravagé l'univers, ont disparu. Rome, après avoir combattu ses ennemis pendant près de huit siècles, a triomphé d'eux ; elle est maîtresse sans conteste du monde et des peuples ; elle a fermé le temple de Janus pour affirmer la sécurité de sa puissance. Tout s'est tu devant elle comme autrefois devant Alexandre ; mais le silence imposé par Alexandre laissait deviner les frémissements des nations en révolte sourde. Aujourd'hui le silence est calme et profond, la parole divine peut se faire entendre, elle ne sera gênée par aucun bruit ; la terre habitée n'a plus qu'un seul maître, Auguste, à qui tout est soumis ; toutes les provinces sont pacifiées ; le Prince de la paix peut venir. C'est d'ailleurs la Providence qui a établi cette paix, afin que le Fils de Dieu puisse descendre enfin du ciel, afin que, comme il n'y a qu'un seul empire temporel, il n'y ait aussi qu'un seul empire spirituel, un seul pasteur, un seul bercail. « Il est à remarquer, dit S. Jérôme, que jusqu'à la vingt huitième année du règne d'Auguste la discorde régna dans l'univers. Quand le Christ apparut, toutes les guerres cessèrent [1]. »

[1] Commentaire sur le chapitre II d'Isaïe, v, 4.

Alors, pour la naissance de l'Enfant Jésus, Dieu met en mouvement l'univers entier. Un édit d'Auguste part de Rome pour ordonner un recensement universel. Rome veut connaître tous ses sujets, faire l'inventaire de toutes ses forces, de tous ses trésors, afin que l'on sache qu'il n'y a qu'une seule puissance au monde, la sienne. Voyez vous, à la voix de César, les habitants de toutes les provinces qui sillonnent les routes, empressés à se rendre à leur lieu d'origine, pour se faire inscrire sur les registres publics ? Auguste dut concevoir quelque orgueil quand il vit cette immense opération, ces millions de sujets obéissant à sa parole ; il dut être fier de cette organisation d'unité qui, d'un mot, mettait en marche les hommes du monde entier. On ne se doutait pas qu'il n'était que l'instrument de Dieu et que tous ces vastes déplacements n'avaient qu'un but ignoré de lui : celui de conduire Marie et Joseph à Bethléem. En aucun autre temps ce mouvement n'aurait pu s'opérer avec un aussi magnifique ensemble.

Joseph a donc quitté Nazareth avec Marie, son épouse, pour se rendre à Bethléem où sont les listes généalogiques de sa famille, conservées avec le plus grand soin. Touchant exemple d'obéissance à l'autorité qui gouverne et commande. Il y a quatre longues journées de marche, et c'est l'hiver. Ils s'en vont courageusement, soutenus par la joie, pour Marie, de revoir en passant Jerusalem et le Temple, pour Joseph de vivre quelques journées dans sa patrie natale. Ils arrivent péniblement, mais il y a une affluence d'étrangers qui obéissent comme eux à l'édit impérial. A mesure qu'ils approchent, ils sont pris d'inquiétude. Trouveront-ils un abri ? Y aura-t-il une maison pour les recevoir ? Car il y a longtemps peut-être que Joseph n'est revenu au pays de ses pères ; il y est oublié. Ses parents, ses amis le reconnaîtront-ils ? Toutes les maisons ne seront-elles pas remplies déjà d'hôtes qui sont arrivés avant eux ? Car les pays d'Orient sont hospitaliers.

Leurs premières démarches, en effet, sont décourageantes. Il n'y a de place nulle part ; tous les logements sont assiégés et occupés. Joseph et Marie parcourent les rues cherchant dans la parenté un logis propice. Aucune porte ne s'ouvre. Le soir est venu ; ils se rendent à l'hôtellerie publique qui est à l'entrée de la ville. Elle est remplie. Il n'y a pas de place pour eux : *Non erat eis locus in diversorio.* (Luc, II, 7) Ils ne murmurent pas, ils ne récriminent pas. Ils s'abandonnent à la Providence. Mais Joseph sait qu'il doit aider la Providence, et user aussi de ses propres ressources. Il se souvient que tout près du village il y a une grotte, qu'il a visitée enfant et qui sert à l'occasion d'abri pour les animaux. Il y conduit Marie. Ils y trouvent de la paille qui a servi de litière. C'est la pauvreté, l'indigence, mais du moins ils ont un abri et ils en remercient Dieu. Ils sont seuls, seuls avec les anges qui contemplent, invisibles, ces deux âmes justes qui se confondent en actions de grâces, malgré les épreuves du voyage et de la journée. Ils contemplent surtout Marie, qui porte les divines espérances du monde. Elle est en prière, attendant l'heure bénie où elle pourra voir et adorer son Fils. Il paraît en effet ; il naît pendant qu'elle prie, en extase, sans offenser sa virginité. Elle a conçu vierge, elle enfante vierge. *Ecce Virgo concipiet et pariet filium.* Jésus est né d'une femme pour montrer qu'il est homme, dans la réalité de sa chair. Il est né d'une vierge, pour montrer qu'il est Dieu. Le Fils de Dieu devait naître ainsi, dit S. Ambroise : « *Talis partus decet Deum* » Marie adore son petit enfant qui lui sourit avec un amour infini. Puis nous la voyons tout entière à son devoir de mère. Elle le prend, l'enveloppe des langes qu'elle a préparés et le dépose dans la crèche des animaux sur un peu de paille. Les anges admirent, célèbrent la grandeur et la bonté de Dieu, et, dans leur ciel, règne une nouvelle et inexprimable félicité.

VII

NOEL

Nous voici donc à la fête de Noël, l'une des plus grandes fêtes de l'Eglise, la plus douce au cœur et à la foi, la fête que nous attendons depuis le commencement de l'Avent. Pour nous y préparer nous avons prié et fait pénitence, purifié nos âmes de leurs fautes, afin de les rendre dignes de l'Enfant Jésus et de la pure Vierge. L'étape liturgique de la vie purgative est terminée ; voici la lumière, la vie illuminative, quelque chose des splendeurs du ciel.

Rappelons en quelques mots l'histoire de Noël. Nous dirons ensuite avec quels sentiments nous devons célébrer cette fête, qui est aussi une fête française. Car Clovis et ses Francs ont été baptisés le jour de Noël. Le peuple s'en souvenait, car lorsque Jeanne d'Arc fit sacrer le roi Charles VII à Reims, parmi les envolées des cloches et les acclamations, l'on distinguait surtout le cri antique : « Noël ! Noël ! »

I

L'Eglise a toujours célébré la sainte quarantaine qui commence à Noël et finit le jour de la Purification, et elle professe une vénération particulière pour les douze jours qui vont de Noël à l'Epiphanie.

Mais la fête de Noël a-t-elle toujours été fixée au 25 décembre ?

Cette date ne fut acceptée en Orient que vers l'an 376, car S. Jean Chrysostome, dans une instruction prononcée en 386, déclare que l'Eglise d'Antioche ne s'était conformée à l'usage de l'Eglise romaine, de fêter Noël le 25 décembre, que depuis dix ans. La tradition de l'Eglise de Rome doit remonter aux premiers temps de l'Eglise. Elle dut s'établir d'après les archives publiques qui conservaient les actes du dénombrement ordonné par César Auguste. Mais la persécution des chrétiens éclata dès le règne de Néron. L'on n'eut pas le temps de consigner les documents authentiques touchant la célébration de la fête.

On mourait beaucoup pour la foi, et l'on n'écrivait guère touchant les monuments de la foi. On fit longtemps, en Orient, de la fête de Noël et de celle de l'Epiphanie une seule fête le 6 janvier. Mais la date du 25 décembre paraît avoir été imposée à l'Orient au IVe siècle par l'autorité de l'Eglise romaine. En tout cas, à la fin du IVe siècle, un édit de Théodose ordonna de distinguer les deux fêtes de Noël et de l'Epiphanie. Cet édit ne faisait que sanctionner la coutume établie déjà depuis quelque temps par l'autorité du Saint-Siège apostolique.

La date de Noël est immuable, tandis que celle de Pâques est essentiellement mobile, ayant été fixée au dimanche qui suit le quatorzième jour de la lune de mars Ainsi, disent les liturgistes, tous les jours sont successivement sanctifiés par le grand souvenir de la naissance de l'Enfant Jésus.

Mais de même que tout était figure dans la Loi ancienne, tout est symbole aussi dans la Loi nouvelle. La grâce perfectionne la nature, mais elle la suppose. C'est ainsi que la lumière naturelle est le symbole de la lumière surnaturelle. Depuis le premier jour de l'Avent, de l'attente du Sauveur, la lumière va en décroissant, comme décroît la durée de l'attente. Le Christ est la lumière du monde et le Soleil de justice. Le 21 décembre, le soleil matériel, au plus bas de sa course, semble envahi par les ténèbres et prêt à s'éteindre, mais à Noël il reprend sa course vers la lumière, et paraît renaître, se ranimer, recommencer sa lutte contre la nuit. Ainsi lorsqu'apparaît le Sauveur, les ténèbres de l'idolâtrie avaient envahi le monde, la lumière de la vérité semblait disparue, une nuit épaisse avait pris possession des âmes. Mais voici l'aurore du Soleil de justice qui se montre, l'Enfant Jésus éclaire et réjouit l'humanité des rayons de sa grâce, de la douceur de son sourire ; les âmes saluent cette lumière, cette espérance ; le salut leur apparaît, il monte sur l'horizon des temps qui s'illuminent, elles sont remplies de la joie de la vérité qui brille et se répand. Nos yeux matériels s'enivrent de la jeune lumière du soleil nouveau ; les yeux de nos âmes ne peuvent se détacher des lumières surnaturelles qui partent de la crèche. Il y a comme une marche parallèle des deux lumières, des deux harmonies de la nature et de la grâce. « L'éternel Créateur ayant décrété qu'il naîtrait dans le temps, dit S. Augustin, il fallait que le jour de sa naissance fût en harmonie avec la création temporelle [1]. »

Le même Père expliquait cette parole du Précurseur : « Il faut que celui ci croisse et que moi-même je diminue, » en tire ces belles considérations : Jean est venu au monde au moment où les jours commencent à diminuer, au solstice d'été ; le Christ est né au moment où les jours commencent à croître, au solstice d'hiver. Quand Jean-Baptiste parlait ainsi, il touchait à sa fin, mais il ne mourrait pas sans avoir vu la sainte lumière. Jésus apparaissait alors au milieu de l'épaisse nuit de l'erreur, parmi les ombres et les ténèbres, pour les combattre et les chasser [1].

Saluons et adorons le Christ illuminateur.

L'Eglise l'entoure du plus magnifique des cortèges, elle lui envoie ses saints les plus glorieux : S. Etienne l'ardent martyr, S. Jean, le disciple bien-aimé, les Saints Innocents, les « fleurs des martyrs, » S Thomas de Cantorbéry, le grand persécuté qui versa son sang pour défendre les droits de l'Eglise. Puis viennent S. Pierre qui enseigna dans la chaire de Rome, S Paul qui a vu la lumière et s'est converti. Ensuite des martyrs comme S. Ignace d'Antioche et S Polycarpe ; des docteurs comme S Hilaire, S. Jean Chrysostome, S. François de Sales ; de pieux ermites comme S Paul et S Antoine, d'admirables vierges comme sainte Geneviève et sainte Agnès, de pieuses veuves comme sainte Paule qui vint s'établir à Bethléem pour mieux s'instruire des mystères de la crèche. Mettons-nous joyeusement à leur suite et allons à la sainte grotte prier comme ils ont prié.

II

Les cloches d'ailleurs nous appellent. Elles retentissent dans la nuit obscure. Il n'y a pas de lumière, mais elles remplacent la lumière. Leurs ondes sonores pénètrent partout, dans la demeure du riche comme dans la maison du pauvre. Elles sont joyeuses, elles sont éloquentes, elles annoncent la bonne nouvelle non seulement aux hommes, mais aux choses. Les vallées, les collines, les rivières les entendent dans la nuit, et elles tressaillent d'allégresse Le voyageur les écoute et elles font surgir dans son cœur les souvenirs lointains et doux de l'enfance, alors qu'il croyait naïvement que l'Enfant Jésus descendait pendant qu'il dormait, et lui apportait ces friandises et ces jouets qui le charmaient à son réveil, comme des dons sacrés venus directement du ciel. Le divin Enfant nous apporte à tous des présents incomparablement plus précieux : sa grâce qui nous accompagnera dans notre rude vie, le pain céleste que nous allons recevoir. Dieu sera avec nous et en nous. Levons-nous et dirigeons-nous vers l'église. L'air est plein d'harmonie, comme les âmes pleines de félicité On commence le chant des Matines : « *Christus natus est nobis* Le Christ nous est né, venez, adorons-le » Le sanctuaire étincelle de lumières, l'Enfant Jésus repose sur la paille, et il nous sourit, il nous appelle, il nous tend les bras. Auprès de lui Marie, en extase, le contemple et l'adore. Que devons-nous faire, sinon l'adorer à notre tour? *Venite, adoremus.* L'Eglise nous y convie parce que c'est notre premier devoir.

On n'adore que Dieu. Or cet enfant est Dieu. C'est le Fils de Dieu qui pour nous, hommes, *propter nos homines*, est descendu des cieux et s'est fait homme. Le voilà petit enfant, comme nous avons été. Mais quand nous sommes venus au monde, notre naissance a été saluée par la fa-

[1] *Sermo in Natali Domini*, III.

[1] *Sermo in Natali Domini*, XI.

mille, les proches, les amis; un doux berceau nous attendait. L'Enfant Jésus est enveloppé de pauvres langes, il souffre, il a froid, il pleure, il n'a personne encore auprès de lui. Seuls le bœuf et l'âne de la tradition le réchauffent de leur souffle. Je me trompe, il a près de lui Marie, qui lui tient lieu de tout et qui l'appelle tendrement : « Mon enfant », qui l'embrasse de ses lèvres virginales et maternelles ; S. Joseph, qui se place en arrière et qui s'efface, s'abîmant dans son néant, et ne comprenant pas que Dieu s'abaisse ainsi et qu'il se fasse comme l'un de nous.

Nous non plus, nous ne comprenons pas, mais nous croyons et nous disons : « O petit Enfant Jésus ! nous vous reconnaissons comme notre Dieu, comme le roi de l'univers, des anges et des hommes. Vous êtes bien le Fils de Dieu ! Et vous nous aimez. Vous ne vous êtes pas dit que la race humaine est ingrate. Vous n'avez regardé que les âmes qui se perdent, qui ont soif de vous, besoin de vous, et vous les avez trouvées en si grand danger de naufrage et si belles, que vous êtes venu pour les tirer du péril et les rendre plus belles encore. Et, parmi ces âmes, la mienne aussi a attiré votre regard. Vous la regardez et vous l'aimez. Comment redire ma reconnaissance pour cette infinie bonté que vous témoignez à votre indigne créature ? »

C'est ainsi que l'admiration appelle la reconnaissance.

Et nous éprouvons aussi une grande joie, comme Marie, qui est en ce moment la plus heureuse des créatures. Elle ne pense plus aux épreuves de la journée, elle ne voit pas le dénouement de l'Enfant Jésus, elle ne songe pas aux misères et aux souffrances qui l'attendent. Il est là, sous ses yeux, elle ne se lasse pas de le contempler, de l'adorer, de lui souhaiter la bienvenue. Elle le voit face à face, et de son visage d'enfant jaillissent pour elle, pour elle seule, des rayons célestes qui lui laissent apercevoir sa divinité. Son allégresse n'a pas de bornes. Les yeux de l'Enfant s'arrêtent sur elle avec une tendresse infinie, et, à ce regard qui la pénètre d'humilité, de confusion, de bonheur et de joie, elle ne répond que par un mot qui fait tressaillir le ciel : « Mon fils, je vous aime ! » Ne dites pas maintenant que Dieu s'est fait homme pour rien, que l'humanité n'en vaut pas la peine. N'aurait-il joui que de cet amour admirable de Marie, qu'il serait payé déjà de sa démarche de bonté.

Nul cœur humain sans doute n'égalera, ne comprendra même l'amour de Marie, car nul cœur humain n'a cette capacité d'amour ; mais chacun de nous voudra suivre ses traces et s'essayer à balbutier sincèrement cette prière : « Mon Dieu, je vous aime ! » Et ces actes d'amour dans tout l'univers montent vers Dieu qu'ils réjouissent, car l'amour est plus fort, plus éclatant que la haine ; sa voix couvrira tous les blasphèmes qui n'apparaîtront alors qu'un vain bruit, qu'une clameur impuissante.

Adoration, reconnaissance, joie, amour, voilà les sentiments qui jailliront de vos âmes pendant les solennités de Noël. Vous écouterez et méditerez les chants de l'Eglise ; vous entendrez les cantiques traditionnels, les vieux Noëls embaumés de foi naïve et de joie innocente. Vous sentirez dans votre âme l'âme croyante de vos aïeux ; vous sentirez ressusciter leurs fortes et consolantes convictions.

EXPLICATION DU CATÉCHISME

7e LEÇON

IIe et IIIe Articles du Symbole

Le mystère de l'Incarnation

Q. 63. — *Qu'est-ce que le mystère de l'Incarnation ?*

R. — *Le mystère de l'Incarnation est le mystère du Fils de Dieu fait homme.*

Après avoir annoncé à Adam et à Eve leur punition, Dieu dit au démon : « Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne. Son rejeton t'écrasera la tête. » C'était la promesse d'un Sauveur. La femme ennemie du démon, ce devait être la Vierge Marie. Son Fils, ce serait le Sauveur, N.-S. Jésus-Christ.

Cette promesse fut renouvelée plus tard aux patriarches, dont les principaux sont Abraham, Isaac et Jacob. Puis les prophètes tracèrent à l'avance le portrait du Sauveur. Ils annoncèrent aussi le lieu de sa naissance, Bethléem, l'adoration des Mages, le massacre des Saints Innocents, la fuite en Egypte, le séjour à Nazareth, son baptême dans le Jourdain, son jeûne au désert, sa prédication, ses souffrances, sa mort, sa résurrection, la malédiction portée contre le peuple juif, la prédication de l'Evangile aux païens et leur conversion.

Enfin certains personnages, certains événements donnèrent d'avance une image du Sauveur. Ainsi Joseph vendu par ses frères est une image de Jésus vendu par Judas ; Moïse, libérateur de son peuple, est une image de Jésus, venu sur terre pour nous délivrer du péché ; la manne, aliment tombé du ciel pour nourrir les Israélites dans le désert, est une image de Jésus qui est venu du ciel pour nous nourrir de sa chair dans l'Eucharistie ; le serpent d'airain, qu'il fallait regarder pour être guéri des morsures des serpents du désert, est une image de Jésus élevé en croix, vers lequel il faut se tourner par la foi pour être guéri des morsures du démon.

Le grand événement promis, annoncé, prédit et figuré, c'était l'Incarnation. Nous avons déjà dit ce que fut l'Incarnation : la deuxième personne de la Sainte Trinité, le Fils de Dieu, a pris un corps et une âme semblables aux nôtres. N.-S. Jésus-Christ est donc Dieu et homme tout ensemble. C'est là ce que nous ne pouvons pas comprendre ; c'est pourquoi l'Incarnation est un mystère. Il est certain cependant que Jésus Christ est Dieu et homme tout ensemble. Ceux qui ont vécu de son

temps et dans son pays ont vu son corps, l'ont entendu parler, l'ont touché, ont mangé avec lui, l'ont vu souffrir et mourir. Il a prouvé lui même qu'il était Dieu en accomplissant tout ce qui avait été annoncé à son sujet et en faisant des miracles, par exemple en guérissant instantanément des malades et en ressuscitant des morts. Cela, Dieu seul peut le faire.

Q. 64. — *Comment s'appelle le Fils de Dieu fait homme?*

R. — *Le Fils de Dieu fait homme s'appelle Jésus Christ.*

Le nom de Jésus fut donné au Sauveur sur les indications de l'ange Gabriel qui annonça sa naissance à la Vierge Marie. Je vous raconterai bientôt comment cette visite de l'ange s'est passée. Le nom de Christ fut ajouté plus tard.

Q. 65. — *Que veut dire ce nom de Jésus-Christ ?*

R. — *« Jésus » veut dire « Sauveur », et « Christ » signifie « Messie », c'est à-dire celui que Dieu a sacré prêtre et roi de l'humanité.*

Les noms que nous portons ne nous semblent pas avoir de signification particulière. Cependant certains noms propres paraissent bien avoir été donnés jadis à des familles pour rappeler soit la profession exercée, soit un trait de caractère, soit une particularité physique. Ainsi Marchand, Lemercier, Bataillard, Camus De fait, le nom propre le mieux choisi est celui qui désigne un caractère essentiel de l'individu ou de la famille. Il ne faut donc pas nous étonner que le nom imposé par Dieu au Rédempteur rappelle son rôle de Sauveur.

Le nom de Christ veut dire : « celui qui a reçu l'onction sainte » qui, dans l'antiquité, consacrait les prêtres et les rois du peuple hébreu. Notre-Seigneur n'a pas reçu une onction faite avec de l'huile ; mais il est, en sa qualité d'Homme Dieu, le roi de toute l'humanité C'est à lui que tous les hommes doivent obéir. De plus, il est venu sur terre pour offrir à Dieu le seul sacrifice suffisant pour racheter le péché et pour présenter au Créateur des hommages dignes de lui. C'est le prêtre qui offre le sacrifice. A ce titre, Notre Seigneur est donc le prêtre par excellence.

Le nom de Jésus Christ signifie donc Sauveur, Prêtre et Roi de l'humanité.

Q. 66. — *Comment le Fils de Dieu s'est-il fait homme ?*

R. — *Le Fils de Dieu s'est fait homme en prenant un corps et une âme semblables aux nôtres, dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie.*

Dans une petite ville de Galilée, nommée Nazareth, vivait une jeune fille du nom de Marie. Semblable extérieurement à toutes ses compagnes, c'est elle qui avait été, par une exception unique, préservée du péché originel. Nous avons dit pourquoi : parce qu'elle devait être un jour la mère du Sauveur, qui, étant Dieu, le Saint des Saints, ne pouvait supporter dans sa mère la moindre souillure. Parvenue à l'âge de jeune fille, elle fut fiancée à un ouvrier charpentier, Joseph, dont la conduite était si pure qu'il avait mérité d'être surnommé le juste.

Au temps de ses fiançailles, Marie se trouvait un jour dans sa maison de Nazareth, lorsqu'un ange lui apparut. C'était l'ange Gabriel. Un peu effrayée de voir entrer chez elle un personnage qui avait revêtu les apparences d'un jeune homme et qu'elle ne connaissait pas, la jeune fille se troubla, mais l'ange la rassura aussitôt : « Ne craignez rien, Marie, lui dit-il ; je vous salue, pleine de grâce, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. » C'était une allusion discrète à son immaculée conception et à sa sainteté. « Voici que vous mettrez au monde un fils, à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand et sera appelé le Fils du Très Haut, et il régnera sur la maison de Jacob pour tous les siècles et son règne n'aura pas de fin. » Alors Marie dit à l'ange : « Comment cela pourra-t-il se faire ? » L'ange répondit : « Le Saint Esprit viendra en vous et la vertu du Tout-Puissant vous enveloppera Voilà pourquoi le fils qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. » Marie accepta en ces termes la volonté de Dieu : « Qu'il me soit fait selon votre parole ; je suis la servante du Seigneur. » C'est à ce moment que la seconde personne de la Sainte Trinité prit un corps et une âme semblables aux nôtres dans le sein de la Vierge Marie

L'homme, nous l'avons dit, est composé d'un corps et d'une âme. C'est ce qui le distingue de l'animal qui n'a pas d'âme (au sens propre du mot) et de l'ange qui n'a pas de corps. Pour devenir homme, il fallait donc que la seconde personne de la Sainte Trinité prît un corps et une âme. C'est ce qu'elle fit dans les circonstances que je viens de raconter.

Le souvenir de ce grand événement est rappelé par la fête de l'Annonciation qui se célèbre le 25 mars.

C'est parce qu'elle a obéi à la volonté de Dieu que la Sainte Vierge a été comblée de grâces et d'honneurs par Dieu et qu'elle a mérité d'être proclamée bienheureuse par tous les siècles. Comme elle, obéissons toujours à la volonté de Dieu ; il nous récompensera par ses grâces en ce monde, par la gloire et le bonheur parfait au ciel.

Q. 67. — *Combien y a-t il de natures en Jésus-Christ ?*

R. — *Il y a deux natures en Jésus Christ, la nature divine, puisqu'il est Dieu, et la nature humaine, puisqu'il est homme.*

La nature humaine, c'est ce qui fait qu'un homme est homme, et non pas pierre ou fleur ; c'est, nous l'avons dit, le corps et l'âme La nature divine, c'est ce qui fait que Dieu est Dieu. Jésus-Christ est Dieu, puisqu'il est la seconde personne de la Sainte Trinité. Il est homme aussi, puisqu'il a un corps et une âme. Il y a donc en lui deux na-